

ELSKAMP

MAX ELSKAMP

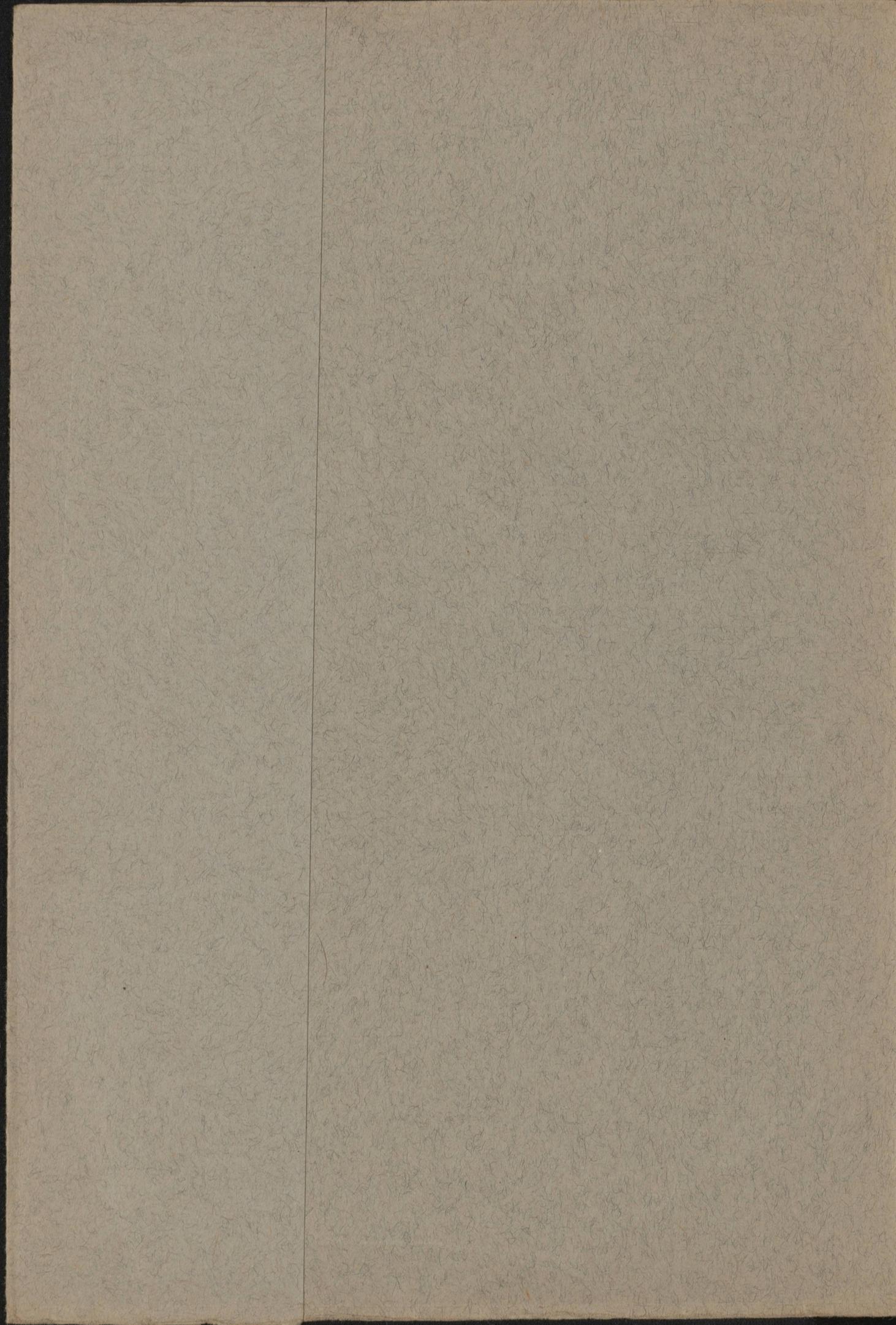


LES
JOIES BLONDES

JOIES
BLONDES



NOUVELLE SOCIÉTÉ
D'ÉDITION
S. A.
BRUXELLES
1934



ИЗДАТЕЛЬСТВО ИСКУССТВ. М. 1950. 112 стр. 1000 экз.

LES JOIES BLONDES

Justification du Tirage

En exécution d'une des dernières volontés de l'auteur, ce recueil a été imprimé chez J.-E. Buschmann à Anvers, à deux-cents exemplaires, pour être donnés aux différentes Bibliothèques de Belgique, Communales et Universitaires.

Ces Exemplaires, imprimés sur papier Snow White, sont numérotés de 1 à 200.

Il a été tiré en outre, 12 exemplaires sur papier à la main « Pannekoek » de Hollande.

Exemplaire N°



MAX ELSKAMP

LES
JOIES BLONDES



NOUVELLE SOCIÉTÉ
D'ÉDITION
S. A.
BRUXELLES

1934

MAX BIRKMAN

LES

JOHN BLONDES

MAX BIRKMAN

LES

JOHN BLONDES

DU MÊME AUTEUR :

| | | |
|---|---|------|
| Dominical | I | Vol. |
| Salutations dont d'Angéliques | I | » |
| En Symbole vers l'Apostolat | I | » |
| Enluminures | I | » |
| Six Chansons de Pauvre-Homme | I | » |
| La Chanson du la Rue Saint-Paul | I | » |
| L'Alphabet de N. D. la Vierge | I | » |
| Sous les Tentes de l'Exode | I | » |
| Chansons Désabusées | I | » |
| Les Délectations moroses | I | » |
| La Louange de la Vie | I | » |

Folklore :

| | | |
|---|---|---|
| Les Commentaires et l'Idéologie du Jeu de Loto dans les Flandres | I | » |
|---|---|---|

W. H. P. Co. Publishers

DU MONT PUBLISHING

The University of California



LIMINAIRE

Le jour est clair,
C'est la lumière,

Prends-la ta joie
Aux yeux qui voient ;

Trouve ta paix
Dans la clarté,

Des choses chères
Et qui l'avèrent ;

Le ciel est bleu,
Il y a Dieu,

Puis dite en vert
Aussi la mer,

Et joie ainsi
Et consentie,

Ouvre tes ailes
Et va vers elle.

Musique en toi
Lors qui prend voix,

Du monde ici
Et qui sourit,

Choses en long
A l'horizon,

Dans la clarté
Qu'on voit couchées,

Villes dorées
Dans l'air montées,

Choses qui sont
Et gens qui vont,

Vie dont on est,
Espoir qui naît

De paradis
Et plus haut luis,

Foi te soit blanche
Comme un dimanche,

Rouge l'amour
Comme ton cœur,

Et dans des jours
Alors sans leurre,

Le doute amer
Au loin banni,

Ton espoir vert
Comme le buis.



CLARTÉS





I

LE MATIN

Il fait matin, voici la vie,
Et dite toute de clarté,

Et ton âme qui se délie
Des songes amers qu'elle a faits,

Et prie alors si tu as foi
Et prends amour en toutes choses,

Morte la nuit, elle est en toi,
La lumière, et c'est l'aube rose.

Anges alors de ton enfance
Que tu revois en ton cœur nu

Là, dans le ciel et le silence,
Les ailes blanches étendues,

Musique en toi qui se fait douce
Des heures que tu as vécues,

Il fait matin sur les pelouses
Des lointains jardins de ta vie,

Et c'est ton âme qui l'épouse
La candeur dans l'air resplendie.

Mais toi parfois qui as pleuré
Où sont elles allées tes peines,

Les larmes que tu as versées
Pourtant vraies, étaient-elles vaines ?

Il fait matin comme en toi-même,
Et dans ton cœur, ciel est entré,

Et comme en celle que tu aimes
Ta chair elle aussi a parlé ;

Et prends ton bien, car c'est sagesse,
Dans l'heure ou dans l'instant qui vient.



II

LA LUMIERE

C'est la clarté, c'est la lumière,
Celle qui t'es chère est entrée,

Luie en son cœur, luie en sa chair,
Tout de tendresse et de beauté,

Avec ses cheveux dénoués
Dits en noir sur sa robe claire

Et son front d'yeux comme étoilé
Ainsi qu'il est des nuits d'été.

Fraîcheur du matin qui sourit
Douce en elle comme un baiser,

Jeunesse du jour dans la vie
Et en elle aussi reflétée,

Blancheur du cœur comme des mains
Que l'eau vient de purifier,

Virginité du temps qui vient
Où si tôt l'on a pu pécher,

Aube alors entrée en son âme,
Qui les fait nettes les pensées,

Et désirs parlant en les femmes
Qui ne sont pas encor levés,

C'est son cœur qui s'est avéré
En le sang seul qui bat sa vie,

Dont on entend la voix montée
Aux veines où il se délie.

Or clarté lors chantant en elle,
Comme l'aube, dans l'air, vermeille,

J'ai su de paix dans la lumière,
Son âme, son cœur et sa chair,

Et c'est matin qu'elle m'a dit,
Comme peut-être paradis,

Où c'était elle en moi, et luie,
Ainsi que soleil à midi.



III

LA VIE

Je l'ai communiée
La vie comme une hostie,
Aux jours immaculés
Où je la savais luie,

Où le monde était là
Comme un jardin qui rit,
Et sentant le lilas,
Et la rose et le buis.

Et puis aussi des femmes
Et sans mélancolie,
Et alors qui sourient
Des lèvres et de l'âme.

Je l'ai connue la joie
De ne plus désirer,
Car il était en moi
Accompli mon souhait,

Et de l'aube qui naît
Apportant clarté luie,
Tout était paix en moi
Jusqu'au soir qui tombait,

Et jours ainsi passaient
Dans la douceur des choses,
Et d'hiver ou d'été
M'apportant neige ou roses.

J'ai su la chair aussi
Qui était sûre et vraie,
Et donne paradis
Lors en sa vérité,

J'ai connu la chanson
De l'amour qui chantait,
En moi comme un pinson
Dans le printemps qui naît,

Et celle dont les yeux
Brillaient comme un miroir,
Et reflétaient les cieux
Au dos ses cheveux noirs,

Et dont les lèvres étaient
Comme le bord des vases,
Où l'on boit vin qui fait
Rajeunir l'âme lasse.

Or ma part était telle,
Et je la croyais d'âme
Comme Dieu éternelle,
En sa paix ou ses flammes,

Et puis c'est comme pluie,
Un jour qui est tombée,
Et c'est alors ma vie
Elle qui a changé.



IV

L'ANTIENNE

Des jours qui vont, des jours qui viennent
Tu en as toi, connu l'antienne,

Clochers qui sonnent, gens qui vont,
Comme abeilles vivant en rond ;

Heures qu'on a, croix qui s'érigent,
Joies que l'on boit, foi qu'on néglige,

Femmes qui rient, enfants qui pleurent,
Vie qui sourit ou bien qui leurre.

Villes, rûchers où l'homme passe
Pour le miel de lui qu'on attend,

Qui d'âme comme de mains lasses,
Butine les fleurs de son sang,

Dans des travaux ou dans des tâches
Sur la terre ou des puits profonds,

Du jour qui naît, et sans relâche,
Jusqu'au soir en noir qui se fond ;

Puis dans les rues aussi les femmes
Elles, à l'amour qui s'en vont,

Aux heures où la nuit qui pâme
Dans son ombre bleue tout confond,

Et mêle et cœurs, et chair, et âmes,
Sans qu'elle sache ce qu'ils font.

Or lune alors et qui se lève
Rouge en le ciel comme le sang,

Et qui l'apporte elle, le rêve,
A ceux d'en-bas, et dit en blanc,

C'est foi qui nait de jours meilleurs
Et comme aux clochers sonnant l'heure

Il est minuit, c'est alors elle,
Comme en un miroir le soleil,

Et l'oubli qui vient de la peine
Comme aussi la fin de la veille,

Et douceur alors du sommeil
Dans la nuit bleue, claire et sereine.



V

CELE QUI PASSE

Blonde elle était
Comme une agnelle,
Et telle l'aube
Quand elle naît,

Si douce celle
Que tu aimais,
En blanche robe
Comme des ailes,

Et dans ses yeux
Limpides, clairs,
S'avérait mer
Bleue sous les cieux,

Et sur ses lèvres
Courbées chantait
De l'émoi, fièvre
Ou du baiser,

Dits dans des heures
Luies mais brèves,
Et dans un leurre
Qui naît du rêve

Lorsque le cœur
Lui, se complait,
A du bonheur
En chair trouver.

Or elle était
En toi au songe
Où l'on se plonge
Qu'en soi l'on fait,

Comme la grâce
Et incarnée,
Qui se dit lasse
Ou bien pâmée,

Suivant l'instant
Qui se repère
En soi, et dans
Le vrai qu'avère

L'émoi qu'on prend
Comme un fruit doux
Dans un printemps
Qui dit ciel où

Ce sont les yeux
Ainsi qu'étoiles,
Et les cheveux
Comme des voiles

Et sur la chair
Lors dénoués,
La disant claire
Et en beauté

Toute splendeur
Qui est des femmes
Et dont c'est l'âme
Le nard qui fleure,

Dans l'émoi clair
Qui vient en elles
Couchées en long
Aux nuits de chair,

Et blonde était
Comme une agnelle
Et telle l'aube
Quand elle naît,

Si douce celle
Qui tu aimais,
En blanche robe
La disant elle.



VI

HOSTIES

Hosties qui êtes soleils blancs
Faits de foi et de blé d'épautre,
Pour ceux qui croient d'amour ardent
A la parole des apôtres,

Hosties qui êtes chair et sang
En la grâce miraculée,
C'est par vous qu'en nous Dieu descend
D'amour, en vous communié.

Hosties qui dites un pain blanc
Comme les roses de Hanovre,
Un pain qui ne sait riche ou pauvre,
Mais donne à tous ciel qu'on attend,

Pour des fins d'amour, de clarté,
Ardentes en nous qui s'avèrent,
D'hiver, de printemps ou d'été,
Pour trouver enfin la lumière,

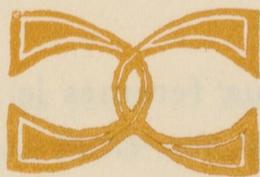
Dans les jours vagues que l'on vit
En le temps qui le suit son cours,
Où l'on songe, l'on rêve ou prie
Mais portant en soi son cœur lourd,

Hosties lors qui donnez amour
Du ciel là-haut dans l'heure claire
Où voix des cloches sur les tours
Disent les paradis ouverts,

Est-ce nous qui y entrerons,
Nous ainsi que les matelots,
Qui n'avons cru vrai l'horizon
Qu'ayant touché au bout des eaux,

Le port sur les flots qu'on appète,
Durant des mois faits de jours longs,
Où c'est comme dans le néant
Qu'on l'a vécue la vie muette.

Or ciel alors de nos désirs
Est-ce nous qui y entrerons,
Car nous les avons, de mourir,
Perdu les clefs qui l'ouvriront.



VII

LE VENT

C'est l'amour qu'en le vent
Sur la mer, trouvent voiles,
En leurs robes de toile
Après le jour ardent,

Comme aux femmes le sang
Le dit haut son émoi,
Dans les jours où parfois
C'est leur cœur, comme aimant ;

C'est le vent et qui va
En chantant sur le monde,
Dans l'heure bleue ou blonde
Sans qu'il sache pourquoi,

Dans le ciel qui semonde
Ses clartés dans l'éther
De printemps ou d'hiver
Dit sur la terre ronde.

C'est le vent et qui passe
Comme celles qu'on aime,
Et parfois d'âme lasse
De trop d'émois suprêmes,

Dans les jours et les nuits
Comme ils sont ou qu'ils viennent
Où c'est cœur qui conduit
Sur la voie vers la peine,

Et lors en long couchées
Sur les draps blancs des lits,
Donnent leur chair ambrée
Blonde comme les lys,

Dans des amours et brèves,
Dont alors Eros rit,
Dans l'heure et qui s'achèvent
Eteintes les bougies.

Puis c'est le vent encor
Aux moulins dans les plaines,
Qui prête son haleine
Sous de grands ciels dits d'or,

Pour que le pain nous soit
Lui que la chair attend,
Comme hostie en la foi
Qui dit Dieu tout en blanc,

Et puis et dans nos âmes
C'est lui aussi qui passe
Dans des heures qui pâment
Où alors tout s'efface,

En nous de ce qu'on sait
Ou bien qu'on a connu,
Dans le temps comme il est
Amer ou bien élu,

Et c'est alors le cœur
Et l'âme qu'on sent nus,
En soi, loin du bonheur
Qu'on avait attendu.



VIII

EN HAUT

Sous le soleil lui
Des jours comme ils viennent
Comme aussi la pluie
Qu'automne fait sienne,

Tu as su la joie,
Tu as su la peine,
Mais tu n'as fait choix
Car c'est Dieu qui mène,

Et le plus souvent
Lors tu as souri
Car tu savais vent
L'effort qu'on poursuit,

Et monde hors de nous,
Que ce que l'on aime,
Est dans un ciel doux
Et bleu en nous-mêmes.

Tu n'as su sagesse,
Tu n'as su folie,
Mais trouvé liesse
De la clarté luie,

En l'amour qui vient,
La femme qui passe
Et puis d'aimer lasse
Part le lendemain,

Tu l'as sue surtout
Pourtant en toi-même,
Où alors c'est tout
Au monde qu'on aime,

Même dans la pluie,
Même dans le gel,
Où c'est l'âme luié
Et dans l'éternel,

Qui prenant des ailes,
De vie se délie,
Pour trouver son ciel
Bleu, aux paradis.



IX

DILEMME

C'est la joie qui est blonde,
Et ton âme, elle, noire,
Elles se sont au monde
Plutôt mal entendues,

Car si l'une chantait
De matin et de soir,
L'autre elle, s'en allait
Boire à des puits perdus,

L'illusion qu'on prend
Des songes ou du rêve,
En le jour qui s'achève
Dit de pluie ou de vent.

C'est la joie qui est blonde
Et ton âme elle, noire,
Et sur la terre ronde
Par un malentendu,

Qui ne vient pas de nous
Mais de la chair qu'on porte,
Et lors qui vous apporte
Au cours des jours vécus,

Amour amer ou doux
Aux uns qui ne sont nôtres,
Et lors étant aux autres
Ne pourrait être en nous.

Or dans la vie qu'on vit
Suivant l'heure ou son cœur,
Et sur la voie suivie
Vient parfois le bonheur,

Et c'est vous la joie blonde
Et qui nous la donnez,
Pour qu'il nous soit au monde
Un peu des paix cherchées,

Et c'est ton âme alors
Qui met sa robe blanche,
Et trouve son dimanche
De clarté en son for,

Dans l'oubli des désirs
Qu'elle avait en ses rêves,
Et souvent dans le pire
Se délient ou s'achèvent,

Pour en vous la joie blonde
Trouver foi en ses ailes,
Et lors, et loin du monde,
Aller chercher son ciel.



X

MARIE

Je vous salue Marie,
Comme on salue la Vierge,
Vous qui l'êtes aussi
Et si douce à ma vie,

Qui me donnez clarté
Comme aux autels les cierges,
Dans les jours d'ombre ou clairs
Qu'en soi l'on a portés,

Suivant l'heure qu'on a
Et dite dans la chair,
Et souvent ou parfois
Avérant la lumière.

Je vous salue Marie,
Vous qui êtes de grâces,
Avec vos grands yeux luis
Qui disent candeur lasse,

Parce qu'ils ont pleuré
Comme il est dans la vie,
Quand on a pas trouvé
Le bonheur appété ;

Je vous salue Marie,
Ma sœur et bien aimée,
Qui l'avez partagé
Mon cœur sans autre envie,

Que d'être et avec moi
Dans le rêve et les songes,
En lesquels on se plonge
Quand on cherche sa foi,

Et que l'on va si loin
Alors dans les éthers,
Qu'en nous il n'est plus rien
De la douleur amère

Qu'on a, qu'on peut avoir,
Ou bien que l'on a eue,
Dans les jours ou les soirs
Auxquels on a vécu,

Mais qu'un amour profond
Et né de la lumière,
En lequel tout se fond
Dans le cœur et la chair,

Vient vous donner des ailes
Et pour monter si haut,
Qu'on le trouve le ciel
Et comme les oiseaux,

Pour la chanter la joie
De la clarté qu'on sent
Alors immaculée
Et que l'on porte en soi ;

Je vous salue Marie,
Marie, ma sœur aimée,
Qui l'avez partagé
Le bonheur avec moi.



XI

L'EXODE

Tu partiras un jour
Comme font les navires,
Pour t'en aller dormir
Lorsque viendra ton tour,

Comme au sein de la terre
Où cherchent les racines
Des plantes, notre chair,
Et qui leur est farine,

Comme aux hommes épautre
Et dont on fait le pain
Pour les uns et les autres
D'aujourd'hui et demain.

Tu dormiras un jour
Dans la nuit éternelle,
Et alors sans amour
Car la mort est cruelle,

Et nous veut comme cendres
D'un feu qui s'est éteint,
Et que le vent peu tendre,
Balaie sans lendemain.

Or yeux alors fermés,
Dans la nuit qui regardent,
Bouches qui ont parlé
Qui se taisent hagardes,

C'est l'âme ayant perdu
Sa gaine, elle de chair,
Qui dans les éthers, nue,
Est ainsi qu'au désert,

Et cherche dans la nuit
Pour se réincarner,
Amour qui plus ne luit
Là, dans l'éternité.



XII

MUSIQUE

C'est musique que tu t'es faite
Et parfois aussi entendue,

D'un monde où la vie serait nette
Comme la chair quand elle est nue,

Ou bien encor quand ciel est clair
Du matin bleu dans l'air monté,

Où toutes les choses s'avèrent
Dans la quiétude du vrai.

C'est la paix que tu as connue
En celles et que tu as sues,

Comme il arrive aux jours qu'on porte
Dans son cœur, son âme ou la chair,

Et les plus douces sont les mortes
Et qui reposent sous la terre,

Dans le sommeil, corps étendu,
Attendant l'enfer ou le ciel,

Disant alors vérité nue
En la mort et qui est en elles.

Je l'ai connue aussi la foi
Comme elle vient et puis qui passe,

Quand c'est vers Marie ou les croix
Que l'on s'en va et d'âme lasse ;

J'ai su aussi comment on prie
Les dieux souvent par à peu près,

A genoux et sous des bougies
Quand on a chagrin ou regret,

Et comme vin qui dit sa lie
Le doute qui s'avère après.

J'ai connu aussi la joie blonde
Qui vient quand on ne l'attend pas,

Et qui nous fait alors au monde
Paradis des jours que l'on a.

J'ai connu ce qu'on attendait
Et qui alors n'est pas venu,

Je l'ai aussi connu le rêve
Qui dit vérité dans la nuit,

Et qui dans le jour lui, s'achève
Lorsque naît l'aube resplendie.

Et puis un jour j'ai su sagesse
Et qui m'est venue visiter,

En robe grise de vieillesse
Qui m'a dit : Toi, tu t'es trompé,

Car rien ne meurt et rien ne naît
Et tout en nous est éternel,

Les hommes comme les chenilles
Sont des vers avant de prendre ailes,

Et papillons après qu'habille
Du jaune ou blanc pour trouver ciel,

Et il en est pour toi de même
Et comme il fut en tous les temps,

Et c'est la vie qu'il faut qu'on aime
Pour être un jour, un ange blanc.



SAHÈLE

Le vent du désert
Sonne sur les dunes
Dont les crevasses
Sont pleines de sable.

C'est le vent du désert
Le vent qui souffle
Sur les dunes
Du Sahara.

El libro es propiedad de la biblioteca
El número de la biblioteca es 123456

El libro es propiedad de la biblioteca
El número de la biblioteca es 123456

123456



I

Je vous avais aimée
Fervent ainsi qu'on prie,
Dans les jours qui sourient
A l'amour que l'on a,

Car je l'avais trouvée
La paix qu'on rêve en soi,
Douce en vous, comm ornée
Du charme de la vie,

Et vous m'étiez jardin
De clarté resplendie,
Dans la joie consentie
Dont mon cœur était plein.

Or d'avoir bu en vous
La vie à coupe pleine,
Où dans la paix, la peine,
Tout m'avait été doux,

Je vous avais aimée
Car vous m'étiez le ciel,
Où mon cœur prenait ailes
Et trouvait sa clarté,

Et dans ma foi sans doute
Alors des jours allés,
Où c'était vous et toute
D'amour ensoleillée,

Je vous avais aimée
En l'ombre de moi-même,
Comme la paix suprême
Et dans mon cœur entrée.



II

Il était vous
Qui m'étiez tout,
En ce qu'on aime ou qu'on désire,
Et dans le bien comme en le pire
Où c'était tout
Qui m'était doux,

Il m'était joie
De vous en moi,
De printemps, d'hiver et d'été,
Et bonheur lors comme approché,
Il m'était foi
En vous et paix.

Or d'aube claire
A soir tombé,
En vous me chantait la lumière,
Au long cours des heures sonnées,
A voix dans l'air
Tristes ou gaies ;

Et vous m'étiez
Si sûre et mienne,
Dans les jours qui vont et qui viennent,
Faire du présent les passés,
Au cours des mois
Dans les années,

Que dans mon cœur
Comme en ma foi,
D'une joie qui m'était sans leurre,
J'avais songé à un bonheur
Qui serait fait
D'éternité.



III

Il y avait en vous la joie,
Il y avait en vous la grâce,

Des roseaux verts que le vent ploie,
Au printemps clair, sur l'eau qui passe ;

Elle chantait votre tendresse,
Dans vos yeux comme en votre voix,

Et vous portiez votre jeunesse
Ainsi qu'une robe de soie.

Il y avait vos mains si blanches,
Qu'on eut dit neige de Noël,

Et vos yeux, comme des dimanches
D'été, chantaient tout bleu leur ciel,

Et telle que musique en vous
Montait, pour le cœur et pour l'âme,

De votre sourire si doux
La gravité tendre et le charme.

Or elle était en vous la joie
Du présent comme des passés,

Car vous n'aviez connu les croix
Que d'heures à peine éprouvées,

Et lors sûre de votre foi,
Portant sa vérité en elle,

Il y avait en vous la paix
De l'oiseau qui se sait des ailes,

Pour dans le ciel plus haut monter
Lorsqu'en-bas la vie est cruelle.



IV

Votre chair était blonde
Et vos yeux étaient noirs,
Ainsi qu'il est au monde
Du matin et du soir,

Et dans vos cheveux longs
Chantait comme l'or jaune
Qu'aux feuilles met l'automne
Quand les étés s'en vont.

Or il était les lacs
Tout de nuit de vos yeux,
Où montait le ressac
Des eaux bleues de vos rêves,

Et vous m'étiez les cieux,
Et vous m'étiez la grève,
Quand je venais vers vous
Comme au port qu'on attend ;

Et dans le soir où tout
Sur des harmonies brèves.
Chantait si tendrement
Qu'on eut dit du Schumann,

Il m'était vous ainsi
D'émoi et de visage,
Et telle un paysage
Très doux de paradis.



V

Je suis souvent venu vers vous
En mes jours noirs ou mes jours clairs,

Où c'était vous qui m'étiez tout
Et dans mon cœur comme en ma chair ;

Je vous ai sue en les matins,
Où c'est la vie que l'on veut boire,

Et vous ai connue en les soirs
Où le désir est comme un vin.

Or c'était vous dans la lumière
Et dans l'ombre de mes souhaits,

Telle vérité qui s'avère
Du songe ou du rêve qu'on fait,

Et lors ainsi proche et lointaine
Au gré de l'heure ou de l'instant,

Et dans la joie ou dans la peine
Quand elle vient ou qu'on l'attend.

Je vous ai vue comme les îles
Qu'on appète dans les mâtures,

Pour y trouver la paix facile
Après des jours longs d'aventures ;

Je vous ai vue comme la mer
Qui monte et puis sur tout s'étend,

Dans mes jours noirs ou mes jours clairs,
Où c'était vous, dans tous les temps.



VI

Je le savais
Qu'un jour viendrait
Ou bien pour vous, ou bien pour moi,
Où se tairait en nous la joie,
Mais sans vouloir
Pourtant y croire ;

Je le savais
Qu'un jour viendrait
Suivant la vie ainsi qu'elle est,
De nos désirs, et nos souhaits,
Faire nuit noire
En nos espoirs.

Or je savais
Du bien qu'on a,
Que la douceur est plutôt brève,
Et que le bonheur tôt s'achève
Ou dans le rêve
Ou bien les croix ;

Je le savais
Que sans merci,
Dans l'amour en soi que l'on porte,
Comme en la clarté qu'il apporte,
Il n'est qu'été
Que l'hiver suit ;

Et c'était vous
Qui m'étiez tout,
Et qui le connaissiez mon doute,
Les bras tendus, qui m'aviez dit :
D'après, qu'importe,
Ici c'est nous.



VII

Alors et dans le temps
Qui vient, et puis qui passe,
D'automne ou de printemps
Comme ils sont sous les cieux,

Des heures sont venues
Qui faisaient l'âme lasse,
Ou bien dites de feu,
Brûlaient haut dans les nues ;

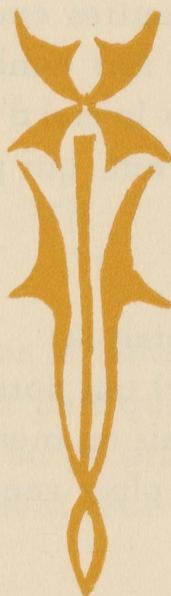
Puis d'autres qui chantaient
Disaient dans la lumière,
L'aube rose qui naît
Pour faire monde clair,

Et puis d'autres encor
Lorsque le soir tombait,
Alors dans le ciel d'or,
Jour mourant, qui pleuraient.

Or la vie était là
Sous le ciel qui dormait
Et je sentais en moi
Qu'elle, la pluie venait,

A voir les feuilles jaunes
Des peupliers tomber,
Et merle comme un faune
Aux branches nues chanter,

Et dans mon âme éprise
Je vous savais aimée,
Mais dans ma vie et grise
L'automne était entrée.



VIII

Et puis un jour où rien ne ment
Car c'est le chagrin qu'il apporte,

Un jour d'automne où dans le vent
Prennent ailes les feuilles mortes,

Elle est venue l'heure morose
Où se fait muette la foi,

Et dans la vie, et dans les choses,
S'assombrit tout ce que l'on voit,

Or dieux alors et que l'on prie,
Amour qu'on a ou qu'on a eu,

Et dans le désir ou l'envie
Du bien rêvé qu'on sait perdu,

Cœur et de tout qui se délie,
En l'à-peu-près qu'on a vécu,

C'est en son for comme en la vie
Toute son âme qu'on sent nue.

Mais lors vous et qui m'étiez tout,
Et sur la voie que j'ai suivie,

De vos lèvres, de vos yeux doux,
Et si souvent m'aviez souri,

Mais vous ainsi qui m'étiez foi,
En mes jours clairs, ou mes jours gris,

Et dans l'amour qu'on porte en soi
Comme lumière resplendie,

Alors le ciel ayant changé,
C'est vous et qui m'avez quitté,

Et pour me laisser dans la vie
En l'amertume qu'on y boit.





HEURES BLANCHES

UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

HEURES BLANCHES



I

MATIN

Il fait matin
En toi,
Croise les mains
En foi,

Chante ! la vie
Est rose,
Et sans cause
Sourit,

Ainsi que femme
Aux songes
Faits par son âme
Se plonge,

Pour mieux aimer
De cœur
Et se donner
Sans leurre.

Il fait matin
En toi,
Dans le divin
Sans croix,

De la clarté
Et luie,
De l'aube née
Qui rit

Et ton aimée
Est là
Et comme entrée
En toi,

Telle soleil
Levé
Et dans le ciel
D'été,

Et qui se dit
D'amour
Dans l'heure luie
Du jour

Où c'est douceur
Pâmée
Qui dit bonheur
Touché.

Or prends des ailes
Alors,
Car c'est lors elle
Qui dort

Et en toi alme
Couchée
La disant d'âme
Beauté,

Pour te donner
La joie,
Et mordoré
L'émoi,

Et qui s'avère
En elle,
Comme un jour clair
Dit ciel.

Il est amour
Du jour
Dans la clarté
Qui naît

Quand au matin
Vient l'aube
Qui porte robe
Carmin,

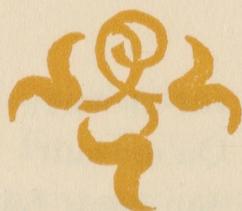
Et sa chair blonde
La dit
Ainsi qu'au monde
La vie,

Et sur la voie
Qu'on suit
En son cœur foi
Qui luit,

Et prends alors
Ton bien
Sous le ciel d'or
Qui vient

De celle qui
Est là
En sa chair luie
En foi,

Pour te donner
La joie
De la porter
En toi.



II

L'AMIE

Il m'est douceur en toi
Du monde et de la vie,
Je t'ai cherchée en moi
Longtemps sans te trouver,

Et puis un jour j'eus joie
En mon cœur resplendie,
Car c'était toi en lui
Que je savais entrée.

Tu ne m'avais rien dit
Que de simples paroles,
Ainsi qu'on les élit
Dans des propos frivoles,

Mais ils luisaient tes yeux
Et que couvrait un voile
Et c'était comme cieux
Où luisaient des étoiles,

Et tes lèvres étaient
Comme amandes ouvertes,
Dans un parler alerte
Qui le verbe avérait,

Car tu chantais parfois
Et c'était du Schumann,
Et lors montée ta voix
Dans le soir qui descend,

Comme d'orgue on eût dit
Lors les voix angéliques,
Registre tiré, luie
Dans ton cœur la réplique.

Or douceur lors en toi
Qui m'était de ton chant,
Et qui montait en moi
L'émoi qu'on a, aimant,

Tu m'étais comme oiseau
Que l'on voit dans les branches,
Et dans ta robe blanche
Tes cheveux blonds au dos,

Qui se disaient dorés
Ainsi qu'il est le miel,
Ou comme la clarté
Reflétée du soleil,

Et tu m'étais le ciel
Et le monde et la vie,
Comme dans l'éternel
Qui se dit d'heure luie,

Et c'est toi lors en moi
Et qui as mis la paix,
Dans le si doux émoi
Que j'avais de t'aimer.



III

BOUDDHA

Maître qui m'as conduit
Sur le chemin du vrai
Lorsque mon cœur dormait
Dans l'erreur et la nuit,

C'est Toi et qui savais
Pourquoi vie est en nous
Et qui souriais doux
D'amour et de pitié,

A nos rêves, nos songes,
Au monde de poussière,
Où notre âme se plonge
En sa gaine de chair ;

O Maître, qui disais
Que le mal et le bien
Ne sont au temps qui vient
D'aujourd'hui ou d'hier,

Mais que d'éternité
Ils résident en nous,
Car il est tout dans tout
Dont l'homme est l'unité.

Maître qui n'as maudit
Ni l'amour, ni la chair,
Mais les a réunis
Dans la même entité,

Pour les confondre avec
Les choses de la terre,
Ainsi que le varech
Ou la fumée dans l'air,

Car du Ying et du Yiang
Qui se sont rencontrés,
C'est l'homme qui en naît
En la chair d'un enfant,

Et le principe mâle,
Le principe femelle,
Qui donnent la vie pâle
Qui n'est pas éternelle,

Et qui sait la douleur,
Et qui connaît la peine,
Tant que dit son sang, cœur,
Et bouche, son haleine.

O Toi Maître qui dis
Que rien ne meurt, ne naît,
Et que c'est lors transi
Qu'on vit d'éternité,

Et que c'est la douleur
Sur le chemin qui mène,
Pour trouver le bonheur
Mais dans des fins lointaines,

Suivant qu'on a vécu
Ou bien qu'on a aimé,
Dans ce qu'on a élu
Pour bien réaliser,

Dans les jours que l'on a
De peine et de misères,
Mais ici sur la terre
Et loin du Nirwana.

O Maître, toi qui sais
Comme Christ sur la croix,
Que c'est pour tous la paix
Qu'on appète en sa foi,

Tu nous l'as, toi, montré
Le chemin qui y mène,
Dans une vérité
Consciente et humaine,

Alors et qu'en toi-même
C'est l'amour qui parlait
Dans la candeur suprême
Et d'à tous se donner

Pour qu'on ait confiance
Dans le vrai de ton verbe,
Et qu'on ait conscience
De la douleur acerbe,

Qui fait vie rédimée
Parce qu'on a souffert,
Ou bien aussi aimé
Sans la trouver la chair ;

O Maître, sois béni
C'est toi qui m'as sauvé
Des jours souvent maudits
Du doute en nous entré,

Où l'on meurt lors en soi
Sans espoir, et la terre
Nous prend dans un grand froid
Enfouis sous des pierres.



IV

LIMBES

Aux heures claires d'un jour doux,
Quand ton cœur était un peu fou,

Et que ton âme était parée
Comme femme qui veut aimer,

C'est sous des ciels clairs d'or fondu
Que tu t'es allé chair à nu

Te baigner en leurs clartés luies
Et pour te laver de la vie.

De l'ombre était entrée en toi
Dans la peine en le cœur qu'on a

Quand en soi, de celle qu'on aime,
On ne sait plus l'amour suprême,

Ou bien plus loin qui s'est allée
Un autre émoi alors chercher

En son désir ou dans les songes
Auxquels femmes parfois se plongent,

Dans le jour, l'instant ou bien l'heure
Qui sonnent alors dans leur cœur,

Et de printemps comme d'hiver
Pour des fins qui sont de la chair.

Or s'il était en toi la nuit,
Là-bas, plus loin était la grève,

Où c'était la mer bleue et luie
Qui chantait sur des notes brèves,

Néant des eaux, néant des cieux,
Avec une nef au milieu

De ses flots montés, mais lointaine,
Et qu'on voyait ainsi qu'humaine,

Vêtue de sa robe de voiles
Ses feux de bord ainsi qu'étoiles

S'avérant en vert et en rouge
Comme des yeux endoloris

Dans un monde où c'est tout qui bouge,
Et pour des fins indéfinies.

Alors c'est toi qui as compris
Que même au cœur des jours reluis,

Elle est présente, elle, la peine,
Et ainsi que Bouddha l'a dit

C'est sur la voie, elle, qui mène
Tout ce qui bouge et ce qui vit

Et qu'il n'est bonheur dans la vie
Qu'en l'amour qu'on a de soi-même.



V

SOUS LE SOLEIL

C'est ton âme qui chante
Et ton cœur qui s'abuse,
Et dans l'heure présente
Oublieux des passés,

Et dans les joies confuses
De tes amours qui viennent,
Se taisent les anciennes
Qui seules étaient vraies.

C'est croyance en l'instant,
Désormais qui remplace
Ta foi qu'en d'autres temps
Tu croyais éternelle,

Et tu la bois la vie
Dans des songes sans ailes,
Comme sur des terrasses,
Un vin qui dit sa lie,

En la coupe qu'on tient
Pour sa soif apaiser,
Et sans plus, et sans rien
Vouloir ou désirer.

Or en l'heure qui sonne
Cependant acceptée,
Où ton cœur s'abandonne
Ainsi mal à rêver,

Où ton âme à chanter
Sait pourtant qu'elle pleure,
Et connaissant son leurre
Tente de l'oublier,

C'est la paix qui ne vient
Et la mort qui n'arrive
Dans les nuits, les matins,
Où, comme à la dérive,

N'est plus sûre ta foi
Et ton cœur lui qui bat
Et plus vite en l'émoi
Que lui donne l'amour,

Et désir de la chair
Qui comme un été clair,
Chante haut dans l'air lourd
Son sang et qui l'avère,

En roses nudités
Sous le ciel tout doré,
Et qui dit le soleil
En sa robe vermeille;

Et c'est en toi le jour
Où c'est ton cœur qui cause,
Sans raison et sans cause
Peut-être par amour,

Et ton âme qui pleure
Lors en ta chair enclose,
Des hommes et des choses,
D'avoir connu le leurre.



VI

CELLE QUI CHANTE

C'est celle qui chante
Elle, du Schumann,
Celle qui te hante
Dans les nuits qui pâment,

Et que ton cœur choie
Ainsi qu'une aimée,
Et qui met en toi
L'automne qui naît,

De sa voix qui monte
Comme un soir ombré,
Venu sur le monde
Le soleil couché,

Pour apporter nuit
Sur des notes brèves,
Dans des accords luis
Ainsi qu'en les rêves;

C'est sa voix qui dit
L'amour qu'on avait
Et après sombre
Plus que l'on ne sait,

Dans son âme lasse,
Yeux où viennent pleurs,
Et tout qui s'efface
En soi dans les heures,

Du bien qu'on a eu
Ou qu'on a rêvé,
En l'émoi à nu
Blanc de ses pensées,

Et qui brûlait lui
Tel cierge aux autels,
Pour s'éteindre aussi
Cire épuisée, elle.

C'est celle qui chante,
Comme font les croix,
Sur les Golgotha
Lorsqu'en l'air il vente,

Les peines qui viennent
Dans la vie qu'on a,
Et en nous qui saignent
Sans apporter foi,

Dans le salon rouge
Où l'orgue prend vie,
Quand doigts sur les touches
Insistant, s'appuient,

C'est elle qui chante
Et sous des bougies,
Dans le noir qui hante
Lorsque vient la nuit,

De la vie néant
De tout qui délie,
Et comme le dit
Dans l'ombre Schumann.



VII

LE PUIITS

Toi qui sais le puits
Où l'on s'en va boire,
Lorsque jour s'endort,

As-tu vu la mort
Car tes yeux sont noirs
Tes cheveux aussi,

Et c'est lors ta chair
Ainsi qui avère
Beauté comme un soir.

Toi qui sais le puits
Où l'on s'en va boire
L'eau qui dit fraîcheur,

L'as-tu sue en toi
Aux jours de ta vie
Dite en sa douceur,

Qui fait qu'on sourit
A tout ce qu'on voit
De matin ou soir,

Où lors on oublie
Les croix et qu'en soi
On pourrait avoir,

Comme au Golgotha
Là-bas aux Judées,
Sut, Jésus cloué.

Toi qui sais qu'on a
Un puits en soi-même,
En le cœur qui bat

Et fait pour qu'on aime
En qui dort l'émoi
Des amours suprêmes,

Dis, as-tu aimé
Alors comme en rêve
Dans les jours d'été,

Où soir qui s'achève
Se dit tout doré
Après vesprée brève,

Mais si douce en soi,
Avérée en foi
Comme ciel en nous.

Toi qui sais le puits
Où l'on va pour boire
Et dans les soirs doux,

Dis, as-tu aimé,
Dis, t'es-tu donnée
Dans la vie qu'on a

Toi qui sais le puits
Où l'on s'en va boire
L'eau qui dit fraîcheur,

L'as-tu sue en toi
Aux jours de ta vie
Dite en sa douceur,

Qui fait qu'on sourit
A tout ce qu'on voit
De matin ou soir,

Où lors on oublie
Les croix et qu'en soi
On pourrait avoir,

Comme au Golgotha
Là-bas aux Judées,
Sut, Jésus cloué.

Toi qui sais qu'on a
Un puits en soi-même,
En le cœur qui bat

Et fait pour qu'on aime
En qui dort l'émoi
Des amours suprêmes,

Dis, as-tu aimé
Alors comme en rêve
Dans les jours d'été,

Où soir qui s'achève
Se dit tout doré
Après vesprée brève,

Mais si douce en soi,
Averée en foi
Comme ciel en nous.

Toi qui sais le puits
Où l'on va pour boire
Et dans les soirs doux,

Dis, as-tu aimé,
Dis, t'es-tu donnée
Dans la vie qu'on a

Et comme elle est faite
Souvent de défaites
Comme de douleurs,

Car c'est le meilleur
Que l'on trouve en soi,
Dans le vrai sans leurre

Qui est d'une amour
Ainsi qu'angélique
Et lors sans réplique,

Qui nous donne jours
Où l'on prend des ailes,
Pour toucher le ciel.



VIII

LA NUIT

Et maintenant voici
Et après journée faite,
Que tout se tait et luit
Dans la nuit qui s'apprète,

Et de virginité
En sa robe dorée,
Que c'est lune qui vient
Dans les éthers carmins,

De l'adieu du soleil
Qui s'est allé plus loin,
Apporter les matins
Dans le jour qui dit veille;

Et c'est l'heure qui sonne
Sur les clochers des villes,
Dans le ciel immobile
Dans l'air et qui s'adonne

A fleurir le lilas,
Et le houx et le buis,
Dans la fin du jour las
Où c'est la mer qui bruit.

Or douceur du sommeil
Alors en toutes choses,
Dans l'ombre qui dit ciel
Etoilé où vent cause,

C'est paix qui vient au monde
Et douce en son émoi,
Sous la coupole ronde
D'un ciel et bleu qu'on voit,

Où comme des yeux d'or
Clair, luisent les étoiles,
Sur la terre qui dort
Dans l'ombre qui la voile,

Et plus loin c'est la mer
En sa robe d'été,
Et dont les flots amers
Eux, ne sont pas calmés,

Et les disent leurs larmes
A longs cris qui s'avèrent,
Et silence désarment
De sa paix dans les airs.

Or toi, alors ici
Sous ton toit, qui n'es qu'homme,
Allume ta bougie
Et pour trouver le somme,

Qui t'attend aux draps blancs
Déployés sur ton lit,
Car c'est journée remplie
Et ton bien lors, le prends,

Dans le repos qui est
De ce qu'en soi l'on porte,
Où ton âme se tait
Alors comme une morte.



COULEURS

Ceux qui chantent
Et qui se battent,
Comme les anges sur l'air d'acier,
Et qui l'ont vu, en qui l'ont vu,
Ces qui se battent
Et qui se battent,
Où les anges
Où les anges,
Et comme dans un monde noir,
Ce qui est dans les étoiles,
Où dans les étoiles
Même l'air.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
COLLEGE

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
COLLEGE



I

COULEURS

Couleurs qui chantent
Et qui te hantent,
Comme les aimées que l'on choie,
En qui l'on aime, en qui l'on croit,
Couleurs qui chantent
Et qui te hantent,
C'est leur douceur
Qui entre en toi,
Et comme sang qui donne vie,
Ce sont leurs clartés resplendies,
Qui dans ton cœur
Mettent l'émoi.

Ciel qu'on sait bleu
Et mer aussi,
Yeux dits verts, mauves, bruns ou gris
Lèvres en rose qui sourient
Au monde à Dieu
Ou à l'ami,

Et puis encor
Et dits tout d'or,
Soirs qui se couchent comme femmes,
Et d'amour aussi qui se pâment,
Lors en le leurre
Du jour qui meurt,

Vie que l'on a
De paix, ou flammes,
Dans la joie ainsi qu'en les pleurs,
En les jours, l'instant ou bien l'heure
Tristes ou doux
Tout est couleurs.



II

LE MAUVE

Ce sont rousses qui donnent
A nos cœurs joies d'automne,

A cheveux dénoués
Comme feuilles des branches

Des arbres, quand l'été
Les a tues ses louanges,

Et qu'elles sont dorées
Et prennent ainsi qu'ailes,

Pour aller le trouver
Sur le sable leur ciel.

Ce sont douces les blondes
Et qui sont comme miel,

Dont les tresses semondent
A l'amour éternel,

Et qui sont comme pain
Lorsque nos yeux en voient

La couleur et d'émoi
Dans le bleu des matins,

Ou comme épautre lui
Dont on fait les hosties.

Ce sont les brunes qui
Souvent de chair aussi

Sont alors des métisses
Et qui viennent des îles,

Avec leurs cheveux lisses
Pour des amours faciles,

Et qui disent la chair
Des fruits de palmeraies,

En leurs yeux qui sont verts
Leurs lèvres comme grès,

Et grâces qui s'avèrent
De toutes les manières

En l'amour et qui est
En elles à jamais.

Et puis il est les noires
Et ce sont les dernières,

Et qui viennent en nous
Comme soir qui s'avère,

De douceur ou d'espoir
En nos cœurs un peu fous,

Avec leurs yeux de nuit
Et comme étoiles, luis,

En leurs longs cheveux d'ombre
Aux épaules couchés,

Comme un rêve qui sombre
Au cœur enamouré;

Et ce sont elles, celles
Que j'ai le mieux aimées,

Car il était en elles
La mort dite en beauté.



III

LE ROUGE

Si tu bois du vin
Prends-le d'or vermeil,
Et couleur de lin,
Ou au blé pareille,

Si tu bois du vin,
Bois-le, comme Elle est
Douce en les matins,
Blonde, ton aimée,

Pour qu'ainsi te soit
Comme il t'est en elle,
Du vase où tu bois
Douceur comme au ciel.

Si tu bois du vin,
Aime, et puis prends foi,
Car c'est sang divin
Que tu mets en toi,

Qui fait oublier
Et peine et misères
Pour te délier
Des choses amères,

Que ton âme a sues,
Comme des hivers
Après étés clairs
Dans ton cœur à nu.

Si tu bois du vin,
Prends-le d'or vermeil,
Afin que demain
Quand ton jour viendra,

Tu aies su la joie
Et sous le soleil,
Quand de nuit en toi
C'est mort qui sera.



IV

LE JAUNE

O Jaune avec le bleu, lorsque tu te maries,
Qui nous fais pour les yeux, lors de vertes prairies,

Et pelouses aussi, dans le rêve qui vient
Quand c'est le cœur qu'on a, qui va dans son jardin,

Chercher printemps qu'on sait en celle que l'on aime
Dans les jours et les mois, et d'une amour suprême,

Qui chantant comme oiseau et dans l'aube qui naît,
Nous donne comme joie faite d'éternité,

O jaune et qui es d'or, et qui dans l'air essaimes,
Comme abeilles quand elles changent de rûcher,

Pour donner ta lumière à tout ce que l'on aime,
En la clarté qui rit en la vie rédimée,

Et comme soleil lors, qui viens sur toutes choses,
Et doux ainsi qu'un miel, en les cœurs qui déposes

La paix ou bien l'amour en soi qu'on a cherché
Pour y trouver bonheur en l'instant attendu,

Pour l'âme ou pour la chair souvent qui ont péché
En l'oubli de la foi, parfois qu'on a perdue,

Et dans les jours qui vont, qui passent ou qui viennent
En l'émoi périmé de nos amours anciennes.

Or jaune qui est d'or, dans les doux ornements
Dont les femmes se parent pour se dire belles,

Colliers longs à leurs cous portant des diamants,
Anneaux qu'on met aux pieds, et boucles aux oreilles,

C'est toi, ô Jaune doux, toi et dans tous les temps,
D'hiver et de printemps, et qui souris en elles,

Comme il en est au monde, où c'est elle la vie,
Qui veut amour en tout sous le ciel et qui naît ;

Jaune qui les dis d'or, les bagues qui nous lient
A celles que nous aimons pour l'éternité.



V

LE BLANC

Quand tu verras le blanc
Sache qu'il est synthèse,
De toutes les couleurs
Dans un sommeil ardent,

Et qui dorment en lui
Et toutes de tendresses,
Comme les âmes luies,
Et que le ciel attend.

Quand tu verras le blanc
Sache qu'il est candeur,
Et vêt en tous les temps
La clarté et sans leurre,

Dans les heures amies
Et parfois qui nous viennent,
Aux étés resplendis
En nos amours païennes,

Par la chair qui se dit
Douce en sa robe blanche,
Et dont c'est paradis
Dont le cœur s'endimanche,

De la si douce amour
En sa virginité,
Qui de nuit ou de jour
Chante ingénuité.

Quand tu verras le blanc
Regarde, crois, n'oublie,
Que c'est lui tout aimant
Et qui la vêt Marie,

Et quand viendra ton heure
Comme il est de tous temps,
Qui te dira sans leurre
Lors aussi le néant.



VI

LE VERT

C'est le vert que tu as cherché
Au printemps qui dit l'arbre vert,

C'est lui que tu as appété
Sur les flots lointains de la mer,

Parce qu'il est robe d'espoir
Dans les matins comme en les soirs,

Où l'on va la portant son âme
Qui se dit lors comme une femme,

Et qui, dans la clarté du jour,
Comme la chair, cherche l'amour.

C'est le vert et qui t'a parlé
Sur la voie où tu as marché,

Arbres dressés dans la lumière,
Peupliers sifflant comme flutes,

Dans le vent qui passait dans l'air,
Feuilles mortes qui, dans leur chute,

D'automne, et comme des guitares
Bruissaient à toucher la terre,

Quand, soleil allé sur le tard,
C'était nuit alors et amère,

Tandis qu'au lointain angélique
Chantait voix douce de la mer.

Or tu l'as sue aussi musique
Verte, en toi jadis aux jours clairs,

Lorsqu'en toi si douce la vie,
Car c'était là-bas ta jeunesse,

T'apportait la joie resplendie
Dont ton cœur buvait la liesse,

Et que dite d'âme et de chair,
Celle que toute tu aimais,

Comme entrée en toi souriait,
Sous le ciel bleu d'un printemps vert.



VII

LE NOIR

Ce sont choses vivant en toi,
Et puis d'autres elles qui meurent,

Ce sont tes yeux aussi qui voient
Et que la réalité leurre,

Et ton cœur, trop d'avoir eu foi
En l'amour et alors qui pleure ;

C'est ton âme qui a pris froid
De l'avoir connue la douleur,

Qui se dit ainsi que des croix
Qui le crucifient le bonheur,

Et tu as su les Golgothas
Et pourtant dans des soirs dorés,

Où dans la vie qui était là
C'était la mort et qui riait.

Tu les a sus des jours confus
Dans l'ombre des plaies et misères,

Où tout ce qu'on savait s'est tu
Dans la pensée comme en la chair,

Et alors dans ton for à nu,
Sans rêver, tu as su l'enfer,

Bien que pourtant n'ayant failli
En les jours comme dans les nuits,

Mais parce qu'il en est ainsi
Au monde sur la voie qu'on suit

Où dans le soir, sans trouver puits,
Il n'est que soi, dans la poussière.

Or dans la vie dont c'est le noir
Qui se dit sous de hauts ciels bleus,

Dans les heures qu'on est à boire
Suivant le temps, sans être heureux,

Jours qui passent et jours qui viennent,
Et dont on connaît trop l'antienne,

C'est Vie dans un salon bourgeois
Avec table et chaises de bois,

Et sur un piano sans voix
Qui joue en chantant du Schumann.



VIII

AD FINEM

Et maintenant, toi chante
Car tu l'as trouvée joie,
En celles qui te hantent
Les aimées que tu choies,

Toi qui peins, et au ponce
Ta palette de bois,
Dans des heures très douces
Le pinceau à tes doigts ;

Toi, qui, sur des panneaux
Ou des toiles tendues,
As pu dire le beau
Qu'avèrent, chair à nu,

Les couleurs qui sont femmes
Aimantes, douces, sûres,
En la paix ou les flammes
De leurs amours et pures,

Même quand sans rideaux
Ce sont yeux qui les voient
Dans leur grâce qui haut
Se dit nue comme foi,

Dans le vrai qui s'avère
Lorsque c'est sans vêtire
Que s'affirme leur chair
Lors ingénue et pure.

Or joie te soit alors
De la clarté en elles,
Le jaune qui dit l'or
Et le bleu lui, le ciel,

Et le rouge le sang
Ou le vin que l'on boit
Et puis tu ou ardent
Le cœur ainsi qu'il bat ;

Or joie te soit encor
Du mauve qui dit rêve,
Dans le jour qui s'endort
En la nuit qui se lève,

Et le rose et le vert
Qui sont soleil couchant
Sur les flots dans le vent
Disant au loin la mer.

Mais douceur lors en toi
Qui vient des candeurs luies
Des couleurs que tu choies
Depuis toute ta vie,

C'est comme paix en soi
Que l'on aurait trouvée,
Dans une amour en foi
Et pour l'éternité,

Car toutes t'ont aimé
Que tu aimais toi-même,
Et lors tu l'as trouvé
Ton bonheur et suprême.





1857. Unpublished. 1857. 1857.



LETTERS



I

LES JUMELLES

C'est la blonde qui rit,
Et la noire qui pleure,
Aime-les toutes deux
C'est possible en ton cœur,

Car si l'une sourit
A des émois heureux,
L'autre sait que tout leurre
En l'amour dans la vie,

Et tu n'es pas apôtre
Pour leur donner raison
A l'une ou bien à l'autre,
Au rêve qu'elles font.

Ce sont sœurs et jumelles
Du reste que tu sais,
Car c'est la joie, la peine,
Qui les dénomment elles,

En la vie qui les fait
Boire à sa coupe pleine,
Vin aigre ou bien vin doux
Suivant le jour qui naît,

Et choix leur est donné
Pour l'élire à leur goût,
La boisson qui vous fait
Ou bien sage, ou bien fou

Dans l'instant ou dans l'heure
Qui passe ou bien qui sonne,
Où l'on rit, où l'on pleure
Et parfois on se donne.

Or ce sont elles lors,
Qui marchent sur la voie,
L'une le cœur qui dort,
L'autre son âme en foi,

Dans les jours et qui viennent
D'ombre ou de clarté lue,
Et suivant leur antienne
Comme il est dans la vie,

Pour y trouver la joie,
En sa robe de soie,
Ou la peine qu'on boit
Et dans son cœur, aigrie,

Et ce sont elles lors
Et qui te sont amies,
Car ainsi qu'en ton for
Ce sont elles aussi

Qui ont cherché un port
Sans pouvoir le trouver,
Et même de la mort,
Ne se sont contentées.



II

MARIE

Marie, comme ange peint
Avec ta robe blanche,

Marie, il fait matin,
Aujourd'hui c'est dimanche,

Vêts ton châle des Indes,
Et mets-les tes gants jaunes,

Et sur les soies éteintes
Qui sourient comme un faune,

Pose les broches d'or
Qui disent le soleil,

En l'ombre bleue qui dort
Aux étoffes vermeilles.

Marie, il fait matin,
Dans le printemps qui vient,

En-haut le ciel est bleu
Comme le sont tes yeux,

En-bas la terre est blonde
Comme sont tes cheveux,

Et le voici le monde
Comme toi-même heureux,

Et les oiseaux qui chantent
Là-bas, loin sous les cieux,

Avérant heures lentes
Dans l'air mélodieux.

Marie, voici le buis,
Voici le houx que hante

L'amour en clarté luie
Dans l'air aussi qui chante,

Et douceur lors qui naît
Venue de toutes choses,

C'est le printemps qui fait
La chair s'ouvrir des roses

Dans un parfum monté
Qui se dit comme miel,

Et que brise levée
Emporte jusqu'au ciel.

Or Marie, lors c'est toi
Dans le monde et les choses,

Comme les fleurs qu'on voit
Dites bleues ou bien roses,

Dans le jardin en soi
Qu'on porte doux et clos ;

Or Marie lors c'est toi
Qu'on sait suivant son lot,

Pour sa paix, pour sa joie,
Comme est le ciel là-haut.



III

MADELEINE

Ne pleure plus, ô Madeleine,
Jésus mort, est ressuscité,
Et si tu as en toi la peine
Ne la fais pas d'éternité,

Ils reviennent ceux que parfois
Nos cœurs ont sus et dans la joie
Dite aux amours quotidiennes,
Pour en retrouver les antiennes,

Dans les jours comme dans les nuits
Qui de temps seul, sont périmés,
Mais cependant dont toujours luit,
Parce que d'amour, leur clarté.

Ne pleure plus, ô Madeleine,
La vie est là à coupe pleine,
D'un vin si doux qui nous est dit
Que de peine l'on se délie,

Et bois-la, comme choses viennent,
Amères, sapides ou douces,
Et pour en soi qu'on les épouse
Jeunes d'émoi ou bien anciennes

De tout ce qu'on connaît en elles
Déjà, parce qu'on en a su,
De joie blonde qui a des ailes,
Et du chagrin, lui, qui est nu.

Or laisse lors aux Golgothas,
Saigner les croix sous des ciels rouges,
Et en le monde reprends foi
Où c'est tout qui vit et qui bouge,

Pour des fins en nous incertaines,
Mais cependant en elles vraies,
Puisqu'elles s'avèrent humaines
En nous quand elles sont entrées ;

Et lors prends foi en les matins
Qui disent eux dans la lumière,
Doux comme miel le jour qui vient,
Aux voies qu'on suit dans la poussière,

Pour avoir joie de ce qui rit
Ou bien qui donne le bonheur,
En l'émoi qu'en prend âme ou cœur,
De tout ce qui chante ou qui luit.

Et alors toi, â Madèleine,
Et dans le matin qui se lève,
Ne pleure plus, va sur la grève,
Où la mer bleue dit son haleine,

Et là, dans l'air, le vent monté
Les viendra sur ton front sécher
Les larmes que tu as versées
Jadis, sous les croix, en ta peine.



IV

GABRIELLE

O Gabrielle, aux cheveux noirs,
Et qui portais nom d'ange blanc,
Et qui souriais dans mes soirs
Où mon cœur haut battait son sang,

Au bord du fleuve, en pluie ou vent,
Où l'on va pour boire ou pour voir
Les nefs partir pour l'Orient
Et y chercher thés ou ivoire ;

O toi qu'alors, ainsi qu'en rêve,
Je voyais, et douce en la nuit,
Et qui m'étais comme une grève
De soir après la journée luie,

Qu'on sait au loin, là-bas aux îles,
Sur des mers d'azur et d'été,
Et sous de grands ciels immobiles
Qui disent comme éternité ;

Tes yeux luisaient comme des phares,
En l'ombre dans l'air qui dormait,
Et où s'avérait ton regard
Où c'était ciel bleu qui parlait,

De choses blanches, douces, chères,
Que l'on sait et parfois en soi,
Et qui se disent dans la chair
D'une candeur rose qu'on voit,

Et mon âme de matelot
Comme voile, prenait des ailes,
Dans l'émoi d'une douce foi
Que je savais en toi fidèle.

Or toi alors et que j'aimais,
Comme il est de ceux des navires.
Qui savent le pleur ou le rire
Et comme il meurt ou comme il naît,

Dans les jours, dans l'instant ou l'heure
Que la vie sur la voie nous donne,
De doute, d'amour ou de leurre,
Comme cloches au cœur qui sonnent,

Je l'ai connue en toi la joie
Ainsi que les nefes dont les voiles
En le vent, le trouvent l'émoi
Dans l'éther lui sous les étoiles,

Et c'est ciel que tu m'as donné
Quand au matin l'aube se lève,
Tandis qu'elle, crucifiée,
Mon âme saignait dans mon rêve,

Sachant que c'est d'éternité
Qu'est dans la chair, lorsque l'on aime,
L'amour qu'en soi l'on a porté
Dans un émoi vrai et suprême,

Qui ne se peut désincarner
Même quand la mort nous fait sienne,
Et lors, les éthers bleus touchés,
L'âme n'y trouve que sa peine.



V

IN PACE

C'est celle en autrefois, qui était dans ma vie,
Et malgré les passés, mon Dieu, bénissez-la,

Car elle m'avait donné la si douce joie
Que l'on trouve parfois dans la lumière luie,

Et mis ainsi qu'en moi, la croyance et la foi
Et qui font que l'on prie alors sous des bougies ;

C'était elle et parée, comme on voit les Maries,
Qui m'avait apporté comme du ciel l'émoi,

Où comme vos anges et ouvertes leurs ailes,
Je la voyais sourire, et tout d'amour en elle,

Blanche, et dans les grâces ingénues et suprêmes
Disant la chair en nous, alors que c'est qu'on aime.

Avérée comme en elle en les airs et qui fleurent
Comme un printemps qui naît doré sous le soleil,

C'était son âme douce et qui disait son cœur
Et ainsi qu'une sœur qui lui serait jumelle,

Tandis que ses yeux bleus sous son front souriaient,
Comme les lèvres roses le font aussi elles,

A tout ce qu'on voyait dans la vie comme elle est,
Lorsqu'elle se revêt de sa robe vermeille,

Sous des ciels de clartés, où c'est le vent qui rit
Comme faune sifflant lors dans l'air et qui luit.

Or joie alors venue et se disant en elle
De ne pas les avoir connues les rouges croix,

Dans l'ombre des jours noirs souvent en nous cruels,
Et de gel comme hiver, le disant un grand froid,

C'est la sérénité dite en bleu que vêtail
Son âme de douceur dans une candeur alme,

De le savoir en elle, le repos de la paix,
Et sur la mer au loin, allés les pleurs, les larmes,

En ce qu'on touche au monde ou bien que l'on y voit,
Dans la douceur alors de l'émoi qu'on en a,

Dans le cœur qui se dit doux, ainsi qu'en la chair
De tout et qui se tait pour que soit la lumière

Dans un ciel bleu en soi et dit comme un été,
Et même dans la mort qui est d'éternité,

C'est elle en autrefois qui était dans ma vie
Et malgré les passés, mon Dieu, bénissez-la,

Car elle était en moi ainsi que les Maries,
Et que l'on va prier, quand c'est chagrin qu'on a.



VI

CELLES QUI PASSENT

Il est en toi celles qui rient,
Et puis aussi celles qui pleurent,

Puis d'autres encore endormies
Qui sont aussi dites sans leurre,

Et qui sont blondes, noires, rousses,
Pour des fins et qui te sont douces,

Car femmes étant qui se donnent
C'est en elles son bien qu'on prend,

Dans des erreurs que dieux pardonnent
Parce qu'en nous parle le sang.

Il en est et qui sont tout d'ailes
Et d'autres en robes de soie,

Pour que beauté qui est en elles
Les yeux la sachent et la voient,

Et d'autres encor de chair nue
Qui se couvrent de leurs cheveux,

Par une pudeur avérée
Pourtant vaine en elles entrée,

Et qui se dit ainsi qu'on prie
Les yeux baissés sous des bougies,

Puis il en est tant qu'on ne sait,
Ainsi qu'on le voudrait, compter,

Qui sont d'hiver, qui sont d'été,
Selon l'heure dans l'air sonnée,

Et qui nous donnent choses nettes
En ce qu'on désire ou appète

En elles dont on sait douceur
D'âme, de chair ou bien du cœur,

Pour connaître joie de la vie
Dans des émois lors accomplis,

Et de l'ombre qui nous délie
Qu'ont parfois les jours et les nuits,

En nous tant de fois advenus
Qu'on les sait trop, qu'on n'en veut plus,

Même dans des heures élues
Comme de ciel enamourées.

Or toi alors, as-tu rêvé,
Car il en est une venue

Qui se baignait à soir tombé
Et dans la nuit lors advenue,

Là-bas sur la grève dorée,
Qui te disait dans l'absolu,

Les îles en songe appétées
Sous les voiles, que tu n'as sues,

Mais qu'elle et alors t'a données
Comme luies en sa chair à nu.



VII

LE DÉSERT

Je t'ai pleurée longtemps, toi que j'ai tant aimée ;
Et qui étais en moi, comme l'oiseau qui passe,

En le printemps qui naît, ou en l'automne lasse
Que l'on sait en son cœur comme nef et sombrée ;

Je t'ai connue de joie, et puis aussi de peine
Quand tu étais en moi, telle une coupe pleine,

Où l'on boit un vin doux qui donne la liesse
Et qui après vidée, apporte la détresse,

En l'âme qui le sait que perdue sa tendresse
C'est en elle que vient la nuit de mort ombrée

Taire les joies chantant comme à voix angéliques,
Quand aux orgues en est le registre tiré.

Je t'ai sue en des jours, comme la mer qui monte,
Où c'est alors les flots que l'on entend pleurer

En soi, le vent levé ; et tu m'étais le monde
Où j'eusse en foi voulu, comme voiles, m'aller

Vers toi qui souriais alors à toutes choses,
Et qui t'ouvrais de cœur comme le font les roses,

Quand c'est à ciels heureux, l'aube qui vient et naît
Comme une femme blonde et d'amour se donner.

Je t'ai connue de nuit ou de soir qui s'achève,
Quand je marchais en moi, sur les chemins du rêve,

Où c'était sable blond, comme il est aux déserts,
Et que lune levée, et las les méharis,

Dans un silence bleu qui se dit en les airs
C'est bouche sitiente, et qui attend le puits

Pour apaiser sa soif après l'étape faite
A l'horizon lointain mais où rien ne se dit

Qu'étoiles en l'éther au zénith qui s'arrêtent
Comme des yeux qui voient de leurs prunelles luies,

Le néant qui se dit de tout et qui s'avère
En l'âme qui s'endeuille en sa gaine de chair

Qui peine elle de soif en la chaleur dorée
Des sables étendus ainsi qu'une marée.

Or en moi lors c'est toi que j'avais tant aimée,
Que j'ai connue en joie, ainsi qu'une oasis,

Toi qui me fus fraîcheur comme en mon âme entrée,
Et m'as fait oublier en ta grâce attendrie,

Mon désir de baigner mes lèvres dans l'eau bleue,
Pour complaire à ma chair qui était comme en feu,

Dans la chaleur montée et du sable, et de l'air;
Et c'est toi lors en moi, et que j'ai tant aimée,

Et front penché sur moi, où luisaient tes yeux clairs
Et pour me libérer m'as donné ton baiser.



VIII

ONCTION

O vous ici
Que j'ai aimées,
Aux nuits dorées
De la chair luie,

Loin dans des jours
Et périmés
De tant d'amours
Et avérées

En des étreintes
Elles si douces
Et sans contrainte
Que l'on épouse,

Dans un émoi
Qu'on sent en soi
De paix, sans croix,
Et tout de foi;

O vous ainsi
Que j'ai aimées,
Qui vous donniez
Au blanc des lits,

En vos cheveux
Longs dénoués,
Etendues, yeux
Au front fermés,

Et bras tendus
Comme des ailes
Pour trouver ciel
Et dit à nu

Sous des rideaux
De velours rouge,
Où rien ne bouge
Silents et clos,

Sauf la clarté
Qui se délie
Et avérée
Par les bougies

D'un lustre blond
De cuivre nu
Et au plafond
Haut appendu.

Or c'est vous lors
Que j'ai aimées,
Rien qu'en le for
Du sang qui bat,

Pardonnez-moi
Car je vous n'ai
De foi ou joie
Douceurs données,

Bien que mes yeux
Aient su Beauté
Comme de cieux
En vous trouvée.



DANS L'OMBRE

C'est la douceur
De la qui meurt
De ce qu'on aime
Qu'on aime.

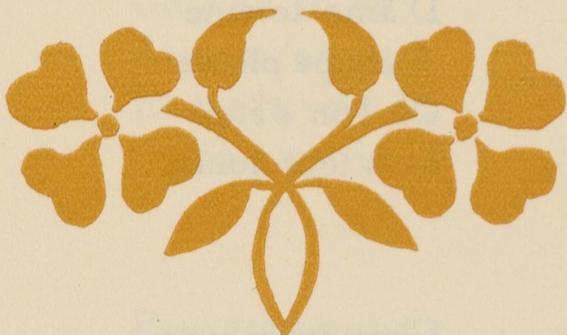
Dans une nuit
D'une si grande
Nuit qu'on ne voit
Plus rien d'autre.

Un jour de
Nuit de
Nuit de
Nuit de



DAVID GIBBE
Printed and Sold by
J. GIBBE, at the
Printers Office, No. 10, St. Pauls Church-yard, London.

THE HISTORY OF
THE REIGN OF
CHARLES THE SECOND
BY
JOHN BURNET



I

DOLOROSA

C'est la douceur
En toi qui meurt
De ce qu'on aime
Ou bien aimé,

Dans une paix
Douce en soi-même,
Bien qu'on ne l'ait
Pourtant cherchée,

Dans des jours nus
Et dont on fut
Au gré de l'heure
Alors sans leurre,

D'âme sereine
A coupe pleine
Où l'on s'était
Lors tout donné.

C'est grâce aussi
En toi qui meurt
De la joie luie
Qui dit bonheur,

Aux choses claires
Et de la vie,
Et qui s'avèrent
Parfois en nous,

Comme lumière
Dans des jours doux
Ainsi qu'ils viennent
Dans leurs antiennes,

Où c'est en foi
Alors qu'on vit,
Et sur la voie
Qu'on a suivie,

Pour trouver paix
Qui est en tout
Là-bas au bout
Du chemin fait.

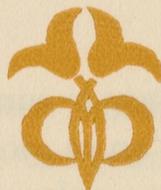
Or c'est ton âme
Qui se délie,
Des nuits où pâme
Le désir lui,

Et dans le songe
Où l'on se plonge
Et pour alors
Se rédimer,

C'est elle lors
Et dans le vrai,
Qui se dit d'or
En clarté luie,

Qui pleure ainsi
Que Madeleine,
Larmes aussi
Et pourtant vaines,

Car la chair elle
Point ne s'oublie,
Puisque c'est elle
Qui donne vie.



II

LA PEINE

Je te salue, la Peine,
Que j'ai sue en ma vie,
Sur le chemin qui mène
Et conduit à l'oubli,

De ce qu'on a aimé
Dans les heures sonnées,
Ou qu'on a désiré
Dans de lointains passés.

Je te salue, la Peine,
Qui fais croix érigées
Où l'on se sent cloué
Et sans être Jésus,

Et pour des choses vaines
Et qui tiennent du songe
En lequel on se plonge
De cœur ou d'âme à nu,

Et pour se délivrer
Des Judées de la vie,
Noires comme la nuit
Et qui nous ont vendus.

Je te salue, la Peine,
Qui viens quand on sourit,
En des heures amies,
A des choses humaines,

Qui sont l'amour, la chair,
Et dans nos âmes luies,
Et que tu rends amères
Et où tu mets la nuit,

Dans une ombre montée
Qui apporte le pleur,
Et puis dans l'âme entrée
Vous poignarde le cœur.

Je te salue, la Peine,
Qui donnes la douleur,
Alors à coupe pleine,
Dans l'instant ou dans l'heure,

Sur le chemin qui mène
On ne sait plus jusqu'où ;
Mais, collines lointaines
Là-bas, sous le ciel doux,

Dans le soir qui vient d'or
Est-ce le Golgotha,
Ou bien plus loin encor
Est-ce le Nirwana?

Je te salue, la Peine,
Car ici tu nous donnes
A nous femmes et hommes
D'avoir su la douleur,

Alors le bien promis
Eternel et sans leurre,
Comme Bouddha l'a dit,
Et qui sont paradis.



III

ORAISON

Notre Père
Qui êtes aux cieux,
Et nous qui sommes sur la terre,
Enfants, hommes, jeunes ou vieux,
Sans savoir mieux
Que jours amers ;

Notre Père
Qui nous êtes foi,
Ayez pitié de notre chair
Qui sait les plaies et les misères,
Comme votre fils
Sut la croix.

Notre Père
Qui savez notre âme,
Puisque c'est vous qui l'avez faite
Donnez-lui, suivant sa requête,
La paix alme
Et qu'elle appète;

Notre Père
Qui savez nos cœurs,
Dont le sang bat de nuit et jour,
Donnez-leur blanche, dans l'amour,
La douceur
Et qu'ils requièrent;

Notre Père
Qui êtes aux cieus,
Lorsque notre heure viendra, elle,
Nous donnerez vous, lors des ailes,
Pour là-haut
Vous approcher?



IV

AVE

Il fait matin,
Je vous salue Marie,
Sur votre sein
C'est Jésus lui qui dort,

Et c'est dehors
Et le monde, et la vie,
Et puis encor
Dans l'air, l'aube qui luit.

Il fait matin,
Je vous salue Marie,
D'un jour qui vient
Pour nous de clarté dit,

Après tant d'autres
Où nous avons souffert,
Nous et les nôtres
De cœur, d'âme et de chair,

Sur les chemins
Dans le temps que l'on suit
Sans trouver bien
En soi de jour ou nuit,

Où alors d'âme
Lasse et sans quiétude,
Douleur qui pâme
En nous plus ne s'élude.

Il fait matin,
Je vous salue Marie,
Sur votre sein
Voici Jésus qui rit,

Et à vos pieds
Le monde se dit vert,
Et loin la mer
En sa robe d'été,

Et soleil d'or
Et dans sa clarté luie,
C'est vous alors
Qui souriez, Marie,

Pleine de grâces
Dans le bleu doux des cieux
Et en extase
Sous le regard de Dieu,

Et nous en-bas
Assis sous des bougies,
Et dans l'émoi
D'un ciel su dès la vie.



V

COELO EMISSUS

O Saint-Esprit,
Oiseau qui voles,
Et bienveillant
Au paradis,

Qui avertis
Jadis Marie,
En l'heure luie
Du bien promis,

O Saint-Esprit
Lors viens vers moi
Qui dans l'émoi
Ai cherché vie

En me donnant
Comme on se donne
Lorsqu'en le temps
L'heure qui sonne,

Lors vous l'apporte
Celle qu'en soi
D'amour on porte
Et tout en foi,

Et dans le cœur
Comme en la chair,
Dite sans leurre
En sa lumière,

Et qui s'avère
Et pour les yeux
Comme en les cieux
Un été clair.

Or Saint-Esprit
Qui sais la joie
Du feu qui luit
Quand on eut froid,

Au monde bleu
Parfois amer,
Et pour des yeux
Qu'on croyait clairs

Et pour des lèvres
En leurs baisers,
Qui donnaient fièvre
Alors d'aimer,

Et puis après
Que c'était celles
Que l'on croyait
Donner le ciel,

Qui apportaient
De cœur et chair
En nous l'enfer
D'éternité.

O Saint-Esprit
Oiseau qui voles
Et bienveillant
Au paradis,

O Saint-Esprit
Lors viens vers moi
Qui dans l'émoi
N'ai su que nuit,

Et désormais
Et sans paroles,
Le néant sais
Des heures folles,

Mais qui vécues
Dans la joie nue
Parfois si douce
Qui les épouse,

Que l'on n'a pu
Les oublier
En son cœur tu
D'avoir aimé.



VI

ÉCRITS

C'est le papier blanc qui est vierge
Et sous ta main se dit de soie,
Et la plume elle, entre tes doigts,
Qui de tes rêves est le cierge,

Et pour les dire ainsi qu'ils viennent
De nuit noire ou de matins clairs,
Suivant que vie en ses antiennes
D'ombres ou de clartés s'avère,

Et dans ton âme se font tiennes
T'apportant la joie ou les pleurs,
Et dans ton cœur, d'amours anciennes,
Le souvenir d'heures sans leurre.

Or rêve alors ici qui vient
Tandis que court la plume alerte
Avérant encre noire ou verte
Et parfois bleue ou bien carmin,

C'est songe et rêve au papier blanc
Qui vêtent robe comme Vierge
Sur les autels, parfums montant
D'encens aux voutes qui convergent,

Et la pensée qui prend des ailes,
Et l'encre elle, qui la dit noire,
En tout ce qu'elle porte en elle
Même de neige ou bien d'ivoire.

Mais choses alors qui concertent
Au monde clair qui entre en toi,
Sur des musiques bleues ou vertes
Mers d'or ou cieux que les yeux voient,

C'est ta plume, elle, qui s'arrête,
A tes doigts d'un émoi trop doux,
Parce qu'il n'est que choses nettes
Qu'en leur for on peut dire tout,

Et c'est alors et en toi-même,
Que celles que tu sus d'amour,
Reviennent de grâce suprême
Mais périmée, des anciens jours,

Que toi, qui écrivais, écoutes
Dans l'ombre de la nuit qui vient,
Comme vent qui chante aux écoutes
Des voiles en les soirs carmins,

Et lors, laisse ton papier vierge
Sous ta main soie qui se disait,
Car ta plume qui t'était cierge
Seul le deuil noir du cœur dirait.



VII

SALUTATIONS

Je te salue, mon cœur,
Qui as connu la peine,
Dans des amours et vaines
Dont tu as su le leurre ;

Je vous salue, mes yeux,
Qui ouverts ou fermés,
Avez su que c'est cieux
Trop loin pour les toucher

Autrement qu'en le rêve
Ou foi qu'on peut avoir,
Mais dans des heures brèves
Seules, qu'on peut savoir,

Avérant mieux la chair
Que les éthers dorés,
Où c'est la paix et chère
Que l'on aurait trouvée.

Je vous salue, mon âme,
Qui m'avez été douce
Dans l'émoi qu'on épouse
Dans l'ombre ou dans les flammes,

Sur le chemin qu'on suit
Et selon son étoile,
Dans l'effort qu'on poursuit
Qui est vent comme aux voiles,

Quand on cherche le hâvre
Pour son rêve abriter,
Sur les flots qui sont âpres,
Sans pouvoir l'approcher.

Je vous salue, la vie,
Puisqu'en moi est l'automne,
Et alors étant comme
A peu près accomplie,

Je vous salue, la Mort,
Là-bas qui m'attendez,
Pour me donner le port
Que je n'ai pas trouvé.



VIII

AUTOMNE

Ce sont feuilles tombées
D'arbres par toi plantés,
Aux glèbes de l'idée
Dans l'espoir d'un fruit doux,

Et qui aux jours venus
Trop de soleil ou pluies,
N'ont fait que verdir nus
De l'avril jusqu'à l'août,

Et comme il est de nous
Et souvent dans la vie,
Qui rêvons futurs doux
Par après démentis.

Ce sont feuilles couchées
A présent sur la terre,
Elles qui vivaient ciel
Aux branches leurs jours verts,

Et désormais dorées
Et blondes comme miel,
Dans le brouillard monté
Qui voile le soleil,

Et comme nous encor
Lorsque les yeux fermés
Et là-bas dans la mort
Nous dormons allongés.

Or le vent était là
Qui parlait dans le ciel,
Et la pluie des jours las
Attendait de prendre ailes,

Pour de nouveau pleurer
Sur le monde ses larmes
Chaudes encor d'été
Qui dormait sommeil alme,

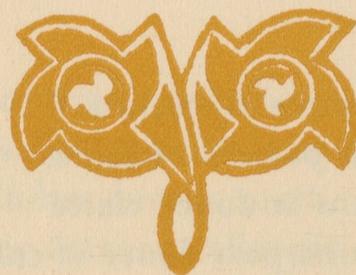
Sur les herbes coupées
Des jardins alors nus,
Où des feuilles allées
Disaient or répandu,

Comme d'éternité
Qui paradis réclame,
Dans la douce clarté
D'une paix douce et calme.

Or ton âme était là
Elle aussi à rêver,
Sachant que dans sa foi
L'ombre elle, était entrée,

Et alors en toi parlait
Ce qu'on attend quand même
Malgré s'être donné
A tout ce que l'on aime,

Et qui est le repos
Et qui vient nous trouver
Pour, suivant notre lot,
Dormir d'éternité.



IX

AD LUCEM

A présent soir, lumière encor,
Mais cette fois de peu de flammes,

Bougie qui veille vifs ou morts
Lorsque le sommeil les réclame,

Clarté qu'on voit et malgré soi
Lorsqu'on les a les yeux fermés,

Et tenace comme la foi
Ou comme ancre en le sable entrée,

C'est elle ici qui parle en toi
Et devant des portes fermées.

Or c'est la mort et sous ton toit
Qui est venue en robe noire,

Franchissant ton seuil sans émoi
Comme si elle entrait pour boire

Le silence de ta maison
Sans cause comme sans raison,

Et ainsi qu'elle est et sans ailes,
Avec sa faux et sa truelle,

Comme s'il était de moisson
A faire août, disant sa saison.

Or elle était là, ton aimée,
Etendue et les yeux fermés,

Sur les draps blancs de fleurs ornés,
Et des couronnes à ses pieds,

Et ses cheveux blonds la couvrant
Eux, et pour la couleur, vivant,

Elle qui, te tendant ses bras,
Était partie, et pour là-bas,

Dans l'émoi de son cœur à nu,
Là-bas dont on ne revient plus,

Et toi tu les pleurais tes larmes,
Sachant en toi que tu perdais

Le plus doux qui puisse en ton âme
Entrer, pour te donner la paix.

Or comme brûlait la bougie,
Cire allée, elle s'est éteinte,

Et tu t'es trouvé dans la nuit
Dans l'ombre noire en son étreinte,

Et tu l'as su que dans la vie
Il est ainsi des choses luies,

Et comme il en est de nos rêves,
Parce qu'heureuses, alors brèves.



X

DANS LE SILENCE

Et maintenant voici que c'est tout qui se tait
De ce que tu savais, tu as su ou sauras,

Dans une nuit qui vient pourtant en toi d'été,
Où c'est la lune pleine en le ciel et qu'on voit,

Qui tourne vers le monde sa face dorée,
Comme si c'était amour pour lui qu'elle aurait,

Et comme femmes font, apportant son baiser
Sur toutes choses et qui étaient endormies.

Or dans le ciel aussi où les étoiles luies
Montaient en triangles, avérées tour à tour,

Comme les yeux de celles qui nous sont amies
D'âme, de cœur et de chair, dans les nuits et les jours,

C'était comme l'émoi qui se disait dans l'air
Grave et doux en son for qui chantait choses claires,

Dans la nuit qui passait et blonde aux horizons,
Où s'avéraient collines bleues dans l'air montées,

Et puis encor plus loin, la mer couchée en long
Qui disait ses flots doux comme des seins dorés,

Et sur lesquels le vent appuyait ses baisers
Comme il le fait aux voiles sur les eaux allées.

Or dans la solitude de ton cœur parlaient
Les rêves que l'on fait alors et d'âme lasse,

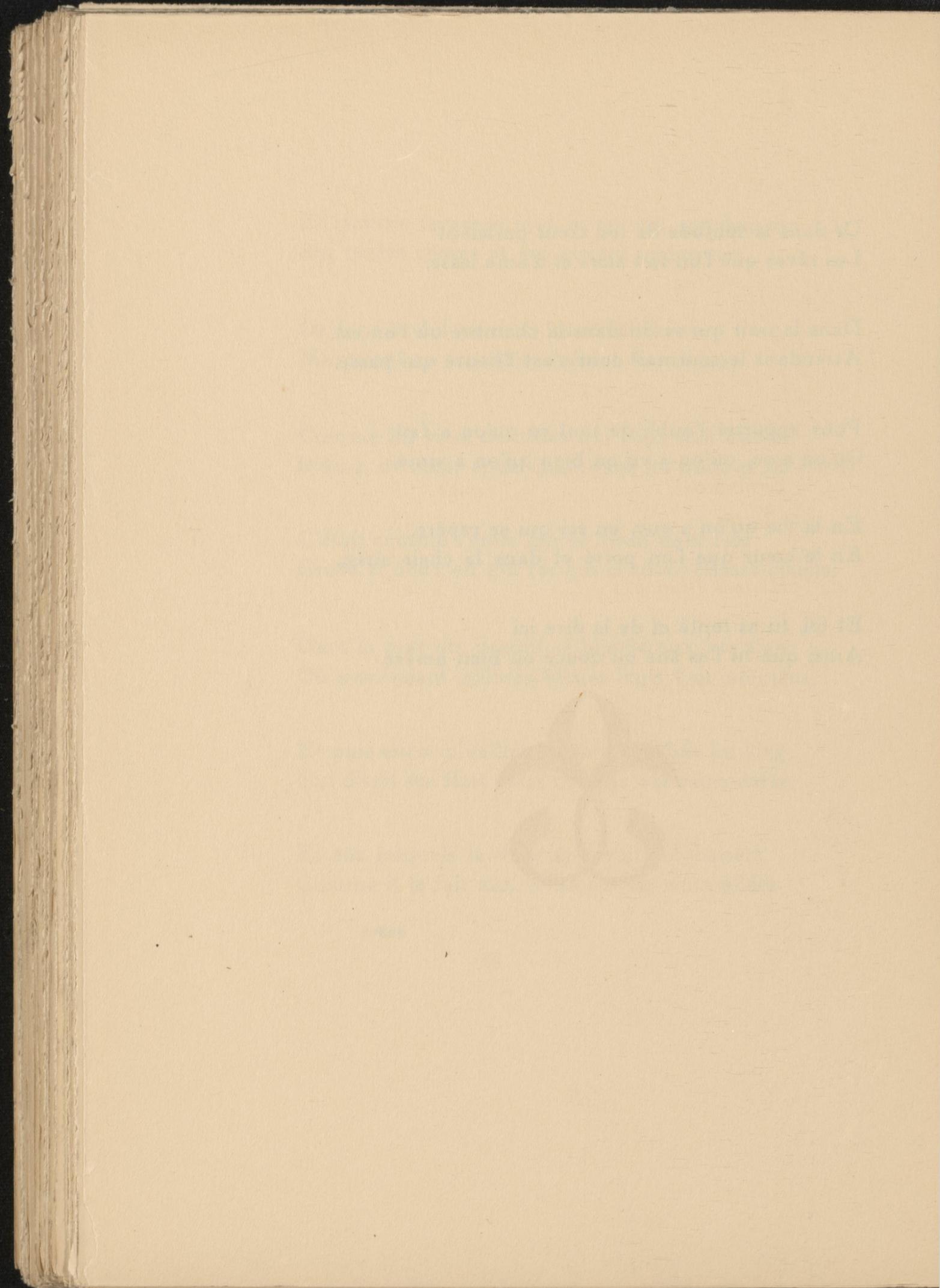
Dans la nuit qui se dit dans la chambre où l'on est
Attendant le sommeil dont c'est l'heure qui passe,

Pour apporter l'oubli de tout ce qu'on a fait,
Qu'on a su, qu'on a vu ou bien qu'on a aimé,

En la vie qu'on a eue, en soi qui se repère,
En le cœur que l'on porte et dans la chair aussi,

Et toi, tu as tenté et de la dire ici
Ainsi que tu l'as sue ou douce ou bien amère.





TABLE

| | | |
|-------------------------------|------|-----|
| <i>Liminaire</i> | page | 9 |
| <i>Clartés</i> | » | 13 |
| <i>Sahèle</i> | » | 59 |
| <i>Heures Blanches</i> | » | 83 |
| <i>Couleurs</i> | » | 121 |
| <i>Les Aimées</i> | » | 151 |
| <i>Dans l'Ombre</i> | » | 185 |

Achevé d'imprimer
le 25 août 1934
sur les presses de
J.-E. BUSCHMANN
à Anvers

А/А 1878

ALC. PUBLISHED BY THE BOARD OF THE UNIVERSITY OF TORONTO



